

Bruit des langues mourantes

À propos de :

Jérôme Lhuillier : *En cette grande époque* (Flammarion, 2008)

Ce livre intitulé *En cette grande époque* n'a pas été lu. Il est paru il y a deux ans. Je ne l'ai ouvert moi-même que récemment.

Il fait désormais partie de ma bibliothèque, sur l'étagère des incontournables
Auxeméry

Certaines évidences de l'esprit se perdent, et si l'on n'y prend garde, disparaissent sitôt nées, dans le grand gouffre de la distraction et de l'oubli – la dramatique partition que joue l'esprit, précisément, avec le temps, avec la vie & avec la mort de tout ; certaines œuvres, toutes sans doute, mais certaines plus que d'autres, car plus évidentes que le tout-venant, sont obscurcies par cet autre jeu, celui de l'offre à foison, et de la demande sans autre raison que le désir de combler du vide par de la substance comestible, bref, par le jeu vicieux du marché comme il va – de travers, depuis toujours, mais affecté d'un exposant très précis de décomposition rapide, désormais : le marché des biens de consommation est définitivement, on le voit bien dès qu'on fréquente d'un jour sur l'autre les vitrines en passant, l'antichambre de la poubelle universelle ; les égouts du ciel morne de l'époque sont alimentés par la nécessité incessante de passer à autre chose, avant même d'avoir, pas même épuisé ce qui fleurit, mais goûté à ce qui naît. Glissade instantanée vers la pourriture, vers le rebut, vers l'inane, et le dégradé. Permanence de l'impermanent, royauté du déchet. Ersatz à tous les étages : devise fiérote de l'ère du naufrage, où toute signification en devenir se voit intimée d'obéir à l'objurgation : « Brille et flambe à l'instant – dans l'absurde potlatch universel où se tarit toute volonté de saine survie, ou bien crève – à l'instant –, crevure que tu es, d'avance. ».

Un ouvrage de l'esprit est donc, en notre grande époque de bruyant néant en instance de réalisation, un objet de consommation dont la durée de vie visible touche à peu près instantanément à la date de péremption, et pour peu que personne n'ait eu le courage de se dessiller les yeux durant la brève saison où le marché a consenti à roter cette parcelle de sens, de regarder avec un peu de précision tel ouvrage où ce sens est venu *déposer*, l'affaire est entendue. La comète est passée, et va s'enfouir dans le firmament indistinct des gloires et des nullités, des objets transitoires brillants ou caducs. Noir intense, ce firmament, sans plus de possibilité de redonner le coup de talon qui sauve, quand le fond est atteint. Et le cours des choses se poursuit. Le rien murmure son chuchotis d'œuvres percluses de rhumatismes neuronaux : sitôt pondues sitôt portées aux nues, sitôt flasques & intégrées à la vase du lit des océans sidéraux. Il y a donc ainsi, me dit-on, comme il y a un marché de l'automobile ou du portable, un « marché de la poésie », en effet : la dictature du message à ingestion et déjection rapides a réussi à faire que *cela* soit, aussi... ! J'avoue que je suis assez loin de ces étals, personnellement. Mais sans aucun doute ai-je très tort, n'est-ce pas.

Dans le temps (le temps d'avant, quand nous savions lire, et où l'on pratiquait la correspondance), on parlait de commerce intellectuel : l'idée était la même, mais restait à l'état métaphorique où l'échange, malgré les nécessités, réelles on ne saurait le nier, du paiement d'un dû à l'auteur, pouvait encore se dire exempt des objurgations de rentabilité, et de prompt déglutition & excrétion, dont je viens de parler.

Et puis, ma foi, quand on s'appelait Rimbaud, par lassitude et avec la joie du vagabond qui connaît que l'horizon est toujours plus beau derrière la rangée des collines, on jetait tout cela soi-même au bord du chemin, et on partait : on allait cultiver d'autres foutaises, loin, sous des soleils, dans des caillasses plus rudes aux genoux. Le monde alors, du temps d'Arthur, *colonisait*. Il se croyait promis à l'avenir. De nos jours, il se bouffe lui-même, et s'engloutit dans la prolifération technologiquement assistée de ses métastases. C'est une avancée certaine. La colonisation est plus profonde : elle cancérise et ronge la production du dedans, et elle n'est plus cette affaire d'exploitation sordide de l'autre, qu'elle fut. C'est maintenant un mirifique fait acquis, une des exigences de la survie universelle : il faut se cancériser de l'intérieur, et surnager ainsi, dans la misère du temps, ce *présent* éternel qui s'admire crevant.

Mais j'oublie ici qu'un Rimbaud ne court pas les rues tous les jours, pour s'en aller crapahuter, et revenir *désert* pauvrement en phase finale, sur une table d'opération, où l'on coupe toute envie de trotter ; un Nietzsche ne tombe pas tous les jours, œuvre faite, sous le sabot d'un cheval cabossé par un bête cocher dans la rue d'une cité moderne, pour finir insane, soigné par la sœur de terrible charité qui traficoterait les manuscrits. Fêtes sévères de la déchéance. Le regard de Rimbaud se perd enfin, bien avant l'hôpital, quand il s'accoude à la terrasse de l'hôtel de l'Univers d'Aden : il ne regarde plus que l'objectif, ce point focal derrière l'opérateur, où les êtres vont fixer leur image ; et le regard de Nietzsche n'est plus que vague lasse sur un horizon très absent. J'oublie. Ils sont morts. Leur grandeur est passée.

Examinons ce qui vit encore...

Un détail, une œuvre.

Un livre.

Je ne regarderai que ce livre, un seul. Je l'ouvrirai, je lirai.

Il est léger, ce livre, il n'a pas l'air imposant de ces prix Goncourt où l'on délaie, par exemple, sous un titre antique, la mauvaise conscience d'un nazillon dans une tonne de bavardage romancé (celui-là m'est resté en travers de la gorge, en tant que fumisterie typiquement *avancée*, au sens de la décomposition que j'évoquais). Ce livre n'est pas un roman, dieux merci – romans sont toujours plus ou moins bavardages de tâcherons de l'esprit. De ces manœuvres complaisants du roman, on en voit qui se prennent pour Mozart ou Casanova, Dante également parfois, ou Nietzsche, ou Rimbaud, justement... toutes les figures de l'ancien commerce peuvent ainsi se voir recyclées, en biographies éclatées, en opéras de quatre sous à *tirage*, au sens des cheminées ! D'autres posent à l'instituteur : facteurs de la pensée complaisante, ils ont des tours de force à démontrer, des opérations prodigieuses à diriger sur le champ de tir de la langue ; ou des messages à délivrer, car le message se porte bien, oui, la leçon de savoir-vivre ou de morale à dégaine formatée, messianique en douce, car relevant du courrier électronique – *software*, lisse quincailerie, enfilage de mouches, ping-pong –, c'est donc facile d'utilisation, ça donne aisément l'illusion d'avoir dit quoi que ce soit, une notable quantité d'importance dérisoire tout à fait satisfaisante. Certains tonnent plus fort, sur le théâtre des opérations : ils bousillent et flinguent, et chamanisent en fanfare galactique, ils font dans la science-fiction, le cyber-polar dégoulinant d'hémoglobine, par exemple, le message devenant ici suffisamment apocalyptique pour intéresser tous les déficients intellectuels en phase aiguë de déficit

onirique ; ou plus subtilement dans le règlement de comptes éditorial, ou l'intrigue labyrinthique : un niais par exemple s'est mis à s'auto-éditer sur la Toile, pour nous dire qu'il n'avait rien à dire que sa haine de soi et du monde des livres sensés ; un autre n'en finit pas de décrire la cité de verre où les destins s'engloutissent dans des dédales, etc. Bref le romancier s'est fait spécialiste : il est intégré au marché, il en vit, il en crève : vite, donc, pour la plupart, et c'est parfait.

Il se veut parfois poète de surcroît, il ne trompe toutefois que son impatience de contremaître des évidences contrefaites par le récit complaisant. Rares, les véridiques, bien sûr. Il y en a : j'oublie.

Mais la possibilité du poème ? Du poème véridique ?

D'une chose qui *prenne* le temps violent, s'en saisisse, de cette affaire, et avec fermeté, au lieu de se laisser mollement prendre dans le filet à mailles lâches du temps qui vend du vent.

Cette chose impossible, qu'il faut rendre possible, dans la patience d'un sens qui doit naître et rester, inscrit sur le sol où nous avons à inscrire à notre tour notre chemin, & d'une forme qui soit indiscutable, parce que neuve à chaque instant où l'on ouvrira le livre dans lequel le poème aura été déposé.

Un livre par conséquent, qui saura me dire cela : que le poème est toujours possible parce qu'il est lecture lui-même des dépôts du temps. Et lecture très active, puisqu'en lui, je vais lire ce qui doit demeurer de l'impermanence dans le flux du fleuve qui s'écoule.

Un ouvrage qui jouerait avec perspicacité, sur la rive. Qui serait dans le flux, et le regarderait se prodiguer et disparaître depuis le bord, tout en sachant en garder les scories lisibles.

Je pense à certaines des *Odes* d'Horace, sans lesquelles nous ne saurions pas, même si nous ne les avons jamais lues, comprendre la signification d'événements, telle que la victoire, ou la défaite – selon le point de vue, du haut du château de commandement, sur la nef d'assaut – d'Actium : un Horace sait lire ce qui se produit, et qu'on nommera histoire, quand cela se sera produit, et il sait prendre le parti que lui impose sa position de gravisseur d'abîmes. Cauchemar éveillé, ou produit finalement pervers de l'intellect, l'histoire nous invite à sonder ses gouffres, à gravir ses pics, c'est ainsi : nous sommes dans la nasse des nécessités. On discutera certes d'une prise de position : si elle est trop marquée, ou ambiguë, ou violente, ou en retrait, ou ironique, ou exaltée, etc. Exercice dérisoire. On en décortiquera, durant les siècles, le bien-fondé, ou l'absurdité, ce qu'on voudra. Un Horace a vu l'événement, a mesuré les êtres à l'aune de la futilité ou du ministère que le destin leur a réservé, et il a dit que l'Empire avait un chef, après la bataille, certes ; on conservera cependant l'image des navires de la reine d'Égypte abandonnant l'Amant magnifique à son sort de vaincu, et allant livrer son sein à la morsure de l'aspic... Une incrustation, ces images superposées, dans l'esprit de qui vient à l'écoute du poème : le chef de guerre, satisfait, et la reine étrangère fascinante, qui sanctionne de sa mort volontaire cette ascension, en s'effaçant, et laissant régner celui qui doit. Je veux dire : le poème signifie que le temps était venu, que le temps était passé, que le temps avait donné sa loi, promulgué la loi des empires. Il faut boire à nouveau, il faut donc toucher la terre en rythme, d'un pied léger et assuré : le temps a tourné sur l'axe des siècles, une ère neuve s'instaure, le guerrier garant des exigences de la force et détenteur du pouvoir a connu la femme émancipée qui défia ses ordonnances.

Après tout, le portrait de l'Empereur (un autre, dont le séant ne supportait plus depuis longtemps les exigences de la selle !) à la Bataille de Sarrebruck, « raide, sur son dada / Flamboyant », par notre Rimbaud, Badinguet sur son bourrin, d'après une gravure belge, c'est le pendant burlesque de la reine du Nil, *deliberata morte ferocior*, « plus farouche d'avoir choisi sa mort ».

J'ai pris des exemples de compréhension aisée.

N'ayant laissé à lire que cette formule, celle d'une risible ganache, ou celle de la souveraine indomptée, l'époque se sera dite.

Arrivons à ceci : le poème, s'il n'est pas *condensation* de l'événement, n'est rien. Ici, chute ridicule, ou naissance tragique, d'un empire ; là, ce sera une vision de Segalen au virage du Thibet, quand il faut revenir vers l'Occident qui va sombrer ; ailleurs, Breton fleurissant le socle de la statue de Fourier après avoir croisé, très loin, les danseurs Hopi à hauteur du Grand Canyon ; ou Césaire barbotant dans l'oxygène de la langue des origines retrouvées ; ou Borges mourant avec l'ancêtre dans une obscure échauffourée coloniale où le destin s'est fixé ; ou Pound, transcrivant des caractères chinois dans la Cage à Gorille au pied d'un Tai-shan plus réel que le vrai, dans le désordre des règlements de compte où des mondes s'effondrent, où d'autres se vengent de leurs propres faiblesses sur les ruines des précédents ; ou Maximus traçant ligne à ligne, sur le sol de la Cité, les pas d'Olson à la recherche de la vérité du lieu, mythe *et* histoire ; ou...

On a débattu, de savoir si le poème devait ou non se faire le serviteur d'une idée, ou pire, l'agent de propagande d'une idéologie ; si la « misère de la poésie » ne consistait pas à chanter le transitoire des convictions, à se livrer à la « circonstance »...

Nous n'en sommes plus là.

Nous en sommes à l'ère des bilans, de ceux qui tracent une ligne de sens sur laquelle plus rien ne devra revenir.

C'est ce qu'annonce la quatrième de couverture de ce livre que je lis : « l'âge du monde fini commence, dit Jérôme Lhuillier ; les racines du mal s'exposent, l'humanité *sait* ce qui lui est arrivé... » On pourra se détourner, ne pas vouloir savoir ; mais on sait, en effet.

Ce livre intitulé *En cette grande époque* n'a pas été lu. Il est paru il y a deux ans. Je ne l'ai ouvert moi-même que récemment. Il fait désormais partie de ma bibliothèque, sur l'étagère des incontournables.

L'ambition du poète est assez simple : dire ce qu'il en est de l'heure. L'horloge de l'espèce *sapiens* devenant folle, comment lire le bilan nécessaire, et par quels moyens transcrire cette lecture ?

Ce sont là les deux défis que se lance Lhuillier.

Il faut, pour réussir l'entreprise, disposer de deux ingrédients intellectuels : une vaste et précise capacité de porter les yeux sur les amers qui marquent dans le paysage les lignes de lecture de la traversée des temps, et d'autre part, un appareil de transport sur les mers, qui soit une machine exacte, solide et permettant la méditation sensée, un bâtiment sensible à tous les courants, et menant loin.

Le mieux est encore de citer un poème du recueil en son entier. Aucun de ces poèmes, d'ailleurs, n'est débitable. On ne peut lire 1/ ce livre que dans sa continuité, & 2/ chaque poème que dans son accomplissement singulier. Ainsi peut-on saisir la méthode qui régit l'ouvrage, et comprendre sans doute la raison du silence qui l'a entouré à sa parution : il exige un certain à-propos du lecteur – la mise en train d'une culture d'étendue ouverte sur l'universel, le courage de piquer vers les points de convergence où le sens vient se condenser dans l'histoire universelle, et cela avec une légèreté apparente, qui désarçonne... Une ironie souveraine.

Citons, page 56 – l'auteur ne s'embarrasse pas de titres, car les titres tendent à prouver d'avance, et c'est inutile, le voyage se fait en haute mer, ou à vue des côtes, c'est selon, en tout cas à destination des lointains, là où on se trouvera soi-même, et une civilisation peut-être, ou un vide grandiose, avec soi.

Au point de vue du confortable, aucun moyen de transport
ne peut égaler les avantages offerts par l'*André Lebon*
– cf. *guide Madrolle* –, la réplique luxueuse

au bel ascétisme *segalénien* du départ :
 se munir de linges et de vêtements suffisants,
 soie de Shantung ou flanelles de couleur,
 repas à heures fixes,
caelum non animum.
 Demandez aux Loti, Farrère & C^o
 ce qui dure le plus, le voyage ou le plaisir
 vague de *l'invitation au voyage* ?
 Républicains *exotiques*, entourés de la nuée des *boys*,
amab, compradores, blottis dans la Concession
 internationale, plus peuplée que Lyon,
 Manchester, ou Hambourg : *East is East*
and West is West and never the twain shall meet.
 Quitter la calanque bavarde, lumineuse
 bientôt ruinée,
 ce que l'on quitte en rêvant les *bong*
 luxueux, rosiers taillés, magnolias et tulipiers
 solidement arrimés, autour de la *vérande*.
Ce que l'on quitte.

Que lire, ici ?

Un moment de l'histoire, certes.

Et pourquoi est-ce que moi, lecteur, je choisirais, pour mon exposé, ce poème-ci plutôt qu'un autre ?

Parce que moi aussi, j'ai fait un jour comme Segalen le singulier, ou Loti l'inepte, je suis parti, de Marseille, ou d'un autre port, vers l'ailleurs, j'ai quitté le rivage de la République sur un paquebot de ligne pourvu de commodités diverses. J'ai fait mon *exote*, moi aussi ! Pas touriste, non, – espèce très vulgaire et lourde, criarde, creuse, crétine obstinément – mais quelque chose comme fonctionnaire au service de... de quoi ? D'un état, d'une institution, ou de ce *moi* encombrant qui n'estimait plus avoir sa place chez lui, dans ses provinces d'origine, et qui, devenu très *autre* en son dedans, s'en alla tenter de devenir *soi* en un dehors à investir, à parcourir et à déchiffrer, selon des lois, des références, des *contresens* codifiés. Une concrétion du *moi*, mais inscrite dans un réel plus complet, plus signifiant, plus dense. Je suis revenu, j'en suis revenu, j'ai écrit quelque chose comme des poèmes moi aussi, pour dire le retour, après la condensation. Avec une exigence de distance, et par rapport à ce *soi*, cet être accompli, que l'expérience m'avait fait devenir, et par rapport à l'ailleurs qu'on trimballe avec soi, où qu'on aille, et qu'on ramène chez soi, où l'on retrouve facilement l'ancien *moi*, incrusté dans les meubles rapportés.

Et parce que, ces jours-ci, s'ouvre à Shanghai une Exposition dite Universelle, un de ces spectacles à usage bipolaire, pour la puissance organisatrice : vers l'intérieur, où il s'agit de maintenir l'ordre de l'Empire, et vers l'extérieur, où il s'agit de démontrer une force de nuisance égale à celle des empires concurrents. Situation inverse de celle du temps des Loti & Farrère, et de Segalen : les deux premiers partaient juger réellement inférieur le Jaune, le troisième partait apprendre à lire ; les deux premiers allaient trépasser académiciens, Loti ambassadeur itinérant de la République coloniale, spécialiste du bazar exotique, Farrère se permettant même de battre une fois Claudel, autre poussah, à l'élection, et finissant thuriféraire de Pétain ; et Segalen, mourant le pied blessé dans la forêt arthurienne, un livre tragique à la main...

Ce poème est une merveille, j'en juge ainsi.

J'y lis le véridique grincement de l'histoire sur ses gonds, et cela déjà me suffit. Je sais, en étalant le *volumen* (ou le rouleau du peintre) que Jérôme Lhuillier est un poète qui ne se contente pas et ne se contentera jamais de tremper dans cette affaire louche où tant se

complaisent : l'inspiration qui va qui vient, le doigt sur la tempe, l'œil de biais, le nez reniflant l'éventuel, la pensée flasque plus que fluide, le verbe tranchant mais sans autorité réelle... Non, le poème ici est un paysage précis dont le tracé relève d'une technique – description, allusions, citations, vocabulaire exact, syntaxe sans bavure, disposition de la ligne sans appel, obéissant à une nécessité stricte, ponctuation souveraine... Vide & plein, là où il convient, le poignet souple, le pinceau droit.

Et donc, ceci : une ironie, disais-je, mais impeccable. Pas de ce sourire entendu qui dénote le sophiste faisant son habile, plus que l'exigent déchiffreur des strates qui composent les différents niveaux de lecture des faits, précisément.

Deux choses, oui, dans cette façon de concevoir le poème : un *distance* aiguë, fine comme la lame, dans le regard porté sur le fait humain, et cet usage de la langue, qui nous délivre de l'affectation – des niaiseries oulipoïdes, des caramels lyriques gratuits et collants au palais, des joujoux langagiers du pauvre, des épopées laborieuses...

Osons même une comparaison, que ni l'auteur peut-être, ni les lecteurs de ce papier ne trouveront licite, mais qu'importe !

Nous avons admiré, nous admirons les *Cantos* pour leur drapé, disons cela : leur *drapé*... Pound tentant le survol des civilisations, c'est un peu tout de même Cicéron déclamant, avec cette touche célinienne, mâtinée de Catulle, de Dante (ou de quelque dialecticien de haute lisse, un peu ivre). Bref, une toile à grands plis, dont les trous et les déchirures font sens autant que l'intention qui met en mouvement toute la tapisserie...

Le livre de Jérôme Lhuillier procède tout autrement : non par pans et par brassage, à larges volées, qui mènent à un panorama intensément pourvu de significations multiples ; mais par pointage et développement concis, à courtes et denses pages, enchaînées selon une logique interne à l'ouvrage, qui lui fait suivre sa voie de son ouverture à sa fin...

L'épigraphe fournit une clé, évidemment: *This gooth aright ; unboked is the male...* Soit, à peu près, car il est évidemment difficile de conserver la saveur de la langue de Chaucer : « Voilà qui va bien ; le sac est débouclé » (in *Prologue du Meunier*, des *Contes de Canterbury*).

Un déballage donc, une exposition (par prises de vues successives : les pages où s'inscrivent les poèmes) des moments de l'aventure humaine où, précisément suffisamment de sens s'est fixé pour *impressionner* – disons : passer au statut de marque indélébile, d'icône surnageant sur le cours des choses humaines.

Exemple, à nouveau, et l'on comprendra la méthode :

Quand sans cette fraude universelle personne
ne pourrait vivre :
pas plus Shakespeare, agioteur sur le gain,
que toi Timon ;
Geryon dissimule les principes
du Singe sur l'épaule, de la Patate chaude,
de la Livre de Chair & du Concours de beauté,
et seul un Molière pourrait au sommet de son art
caractériser joyeusement le petit porteur
dans le rôle comique du *chapperoniste*
ou du *greater fool* s'aventurant
dangereusement loin de la rue Quincampoix :
En vérité, la crème du lait va toujours au gros chat.

Parvenir à tirer une morale hautement pince-sans-rire de l'anecdote historique mêlée – un détail parmi les us du bonhomme Shakespeare ; une allusion à un de ses personnages ; un parallèle avec Molière ; une référence suffisamment obscure à un mythe ancien, mais manifestement détourné ; cela mis en parallèle avec une des magnifiques théories imbéciles de l'investissement boursier, de cette sorte de *cavalerie* à la mode keynésienne qu'on nomme le

« concours de beauté », et qui consiste à chercher dans la masse des gogos calculateurs un gogo plus bête que soi qui achètera au prix fort ce qu'on aura su acheter à bas cours ; une allusion au lieu-marqueur-type du désastre économique, la rue Quincampoix... Toute notre époque de crétins agioteurs est là ; toute la misère de la spéculation. Portrait à l'acide, eau-forte. Aucune charge, aucune visée au ridicule. Densité du propos. Objectivité. Langue sans graisse de rhétorique, bien sûr, et surtout sans clinquant, sans verroterie, sans brillant inutile. Densité, oui. Discernement. Regard clair, on ne peut plus ! Et cette élocution sans déchet...

Pourquoi ai-je fait ma petite digression sur l'art du roman, en avant-propos ? Parce que nous avons là la démonstration très calme de la superfluité des romans – disons, car je n'ignore pas les ouvrages de qualité, et pour éviter le contresens, de la plupart de ces essais mal dégourdis, et lourdement métaphoriques, qui prétendent nous faire penser, en nous racontant leurs sornettes de papelards appliqués. Un roman contient toujours une thèse, malgré qu'il en ait.

Ce poème suffit. Car il survole, il invite, il n'embrigue pas dans un voyage imposé.

Il s'adresse à l'érudit (j'ai lu, quelque part, qu'on faisait reproche à Lhuillier d'être un « citationniste », la belle affaire !) et à une variété de voltairiens amusés par notre âge des cavernes cybernétisées et friand de calamités, me dira-t-on. Oui. Et alors ? Pound – je reprends celui-ci, le sacré loustic, à raison, car on sent bien dans *En cette grande époque*, que l'auteur l'a lu, et apprécié – Pound également ne s'adressait pas à Monsieur Tout-Un-Chacun, cet abrégé sur pattes de la médiocrité ambiante. Lhuillier aurait même cet avantage, de nous éviter de nous casser le nez sur le système idéologique propre au vieil Ez (il est même un peu plus ferré en économie que le thuriféraire du colonel Douglas, le fondateur azimuté du Crédit Social), où l'anecdote personnelle ou historique vient caramboler sur la citation lumineuse ou catastrophique à toute allure, et souvent de façon bien moins aisément déchiffirable. Lhuillier est un être posé, qui conserve sa distance, condense avec précision, fait confiance au lecteur pour aller se renseigner s'il le souhaite et donc ne requiert de lui rien d'autre que le minimum d'intelligence active nécessaire à la clarification de ses idées, par frottement avec le poème, et finalement il se distingue par une élégance particulière, une discrétion exemplaire.

Pas de diatribe. Mais parfois de l'épigramme, juste et fondée. Pas de discours, pas d'idéologie. Mais un sens très précis de la *variation*, de l'alternance des tableautins secs et nerveux, allant quérir la substance du réel jusqu'à l'os, avec l'ode ou l'églogue bien tempérée, sans débraillé, ni développement excessif. En distiques ou tercets pondérés, et assurés de leur pertinence, avec une *coda* indiscutable.

Enchaînement par juxtaposition rapide, légère ; lignes claires ; fluidité et concision.

On pense au trait de pinceau de certains peintres chinois, Shitao ou Chu Ta.

Et le bruit des langues du monde. La rumeur des formules qui ont fait sens, ici, là, dans un *maintenant* qui fut, et qui est encore le nôtre. Parce que nous sommes faits de strates de significations accumulées par le temps, autant que de chair vive et corruptible.

L'anarchie règne. Ce temps-ci est lui-même semblable à tous les temps. Ces poèmes sont placés sous le signe du sempiternel, du toujours-même, et leur angle de vue couvre la totalité de l'aventure humaine.

Je pense aussi à Olson dont la poétique se voulait apte à condenser la conjonction d'un événement quelconque affectant le destin d'un être avec un événement « éternel ».

Chez Lhuillier, celui qui parle est absent, il ne se démasque pas, il ne bâtit pas son propre mythe ; mais sa parole est bien là ; elle est unique et se reconnaît d'emblée : elle scanne, elle balaie la matière histoire, et elle incise là-dedans avec la justesse du boucher taoïste, au service de la lame qui découpe, de la pointe qui signe.

Lhuillier parle lui-même de « musique savante » – celle qui « manque à notre désir », dit le *Conte* de Rimbaud, où il est question d'un Prince qui s'anéantit dans « la santé

essentielle » après avoir tenté de « se rajeunir par la cruauté », en égorgeant se femmes et tailler la foule en pièces.

Musique d'exorciste, par conséquent. Il s'agit de faire un bûcher des fumisteries de l'époque, du cabotinage à diverses entrées qui désespère les galaxies. Parfait.

Cette grande époque du *sapiens* parvenu au stade terminal est sans aucun doute admirable, elle conclut la parenthèse que représente la durée de l'espèce dans l'existence de la planète. Toutes les formules auront été gravées sur l'air des temps, tous les meurtres auront été accomplis, toutes les langues auront été parlées, puis abandonnées, & la sourdine en perle encore au coin du poème.

Le poème est possible justement là, à l'intersection des voies où nous savons que nous n'avons certes rien à faire que vivre nos vies jusqu'au terme où nous rejoindrons notre origine. La parole poétique ensemence ce parcours de poussière, ce bruissement de particules folles qui s'inscrit sur ce fond très neutre, le *bleu* des annonceurs de la météorologie sur les écrans des actualités, là où viennent déposer les variations des saisons, des intempéries qui nous affectent, et déterminent nos humeurs. Nos effondrements, nos exaltations. Notre misère bavarde, notre inconséquence.

Puits sans fond, échos sans plus de voix, syllabes émarginées au mont-de-piété du non-sens.

Le poème cependant sait faire signification de cette absurdité.

Je referme le livre. J'en regarde le dessin de couverture : une chouette hégélienne dessinée avec soin par une enfant de 3 ans. Nous sommes démunis devant le cours des choses : la lumière naît de la ténèbre accumulée. Il faut ces yeux d'encre, baveuse quelque peu, mais acide surtout, fraîchement diluée – *fraîche*, voilà – pour y voir, dans la nuit. Pour que la page du poème fasse jour.

Encre sévère, et légère, et si pénétrante que le blanc de la page en ressort. Éclat de cette aube violente.

Poème, comme d'un fabuliste qui aurait déserté toute morale. Heureusement.

Qui laisserait se rêver un destin à cet « automate vertueux » dont il parle quelque part, un de ces *leaders* qui font le monde à l'image de la Babel inguérissable dans laquelle nous marinons. Et qui *passerait*.

Regard vif, esprit acéré, verbe succinct, et filant sa ligne vers la certitude.

Exigence.

Auxeméry, avril-mai 2010